**Dominique Rouillard, *Les monuments de la langue.
Architecture, mémoire, écriture***

Compte rendu d'ouvrage

Can Onaner

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/craup/9180>

DOI : 10.4000/craup.9180

ISSN : 2606-7498

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Can Onaner, « Dominique Rouillard, *Les monuments de la langue. Architecture, mémoire, écriture* », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], Actualités de la recherche, mis en ligne le 20 décembre 2021, consulté le 22 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/craup/9180> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.9180>

Ce document a été généré automatiquement le 22 décembre 2021.

Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Dominique Rouillard, *Les monuments de la langue. Architecture, mémoire, écriture*

Compte rendu d'ouvrage

Can Onaner

RÉFÉRENCE

Dominique Rouillard, *Les monuments de la langue. Architecture, mémoire, écriture*, MétisPresses, 2021.

Figure 1. *Les monuments de la langue. Architecture, mémoire, écriture*, MétisPresses 2021.

- 1 *Les Monuments de la langue. Architecture, mémoire, écriture*, de Dominique Rouillard, publié en 2021 chez MétisPresses, est un livre singulier de par son épaisseur temporelle : celle de sa construction entamée à la fin des années 1980 pour se terminer trente années plus tard ; celle aussi de la période étudiée, une investigation sur quatre siècles d'écrits de philosophes, poètes, historiens, architectes, ecclésiastiques ou alchimistes sur les rivalités entre architecture et langue pour élaborer et conserver la mémoire des peuples.
- 2 En choisissant de parler de « langue », l'auteure fait un pas de côté important par rapport à la question plus connue du « langage architectural », dans laquelle l'architecture prend la langue – sa construction syntaxique et sémantique – comme modèle. Or Dominique Rouillard est davantage intéressée par les occurrences où l'architecture sert de modèle à la langue. Si l'architecture domine sur la langue et non l'inverse, nous ne parlons plus de langage architectural mais d'architectures – de monuments – de la langue. C'est là le défi important qui donne son titre à l'ouvrage.
- 3 En revenant aux écrits du XVI, XVII et XVIII^e siècles pour analyser les débats qui opposaient architecture et langue dans une lutte pour incarner la mémoire d'une civilisation, Dominique Rouillard révèle deux modèles conflictuels. Le premier modèle, celui de l'édification, est revendiqué par les architectes et certains lettrés pour donner à l'architecture le beau rôle : celui d'un processus constructif et rationnel qui s'inscrit dans une durée qu'elle rend perceptible, résiste au temps par sa présence immobile et devient ainsi le vecteur vivant d'une mémoire collective. Face à ce modèle positif, d'autres lettrés cherchent à défendre la langue contre l'architecture et donnent à voir une tout autre image du monument : sa ruine matérielle toujours latente, son incapacité à s'adapter au changement et son immobilité qui en font un médium peu efficace pour incarner une mémoire qui se doit d'être vivante, adaptable et facile à

communiquer. Dominique Rouillard fait émerger, dans cette critique adressée à l'architecture, un second modèle « négatif ».

- 4 C'est ce contre-modèle qui intéresse en premier lieu l'auteure, et sa très riche préface, au-delà de proposer une introduction à la recherche sur les rapports entre langue et architecture, pose la négativité comme une alternative critique actuelle dans le champ de la théorie et du projet d'architecture.
- 5 La pensée négative en architecture envisagée par l'auteure était déjà entendue, par exemple chez Cacciari regardant l'œuvre de Loos, chez Tafuri écrivant sur Piranèse, chez Eisenman s'inspirant des textes de Derrida, ou, plus loin encore, dans les écrits de Boullée et sa défense d'une « architecture de l'ombre ». La grande originalité de la recherche de Dominique Rouillard est de faire surgir la négativité, non pas comme quelque chose d'intrinsèque à l'architecture ou à la philosophie, mais comme le fruit amer de la lutte entre les monuments de l'architecture et les écrits de la langue.
- 6 Reste à savoir si ce modèle négatif se construit en inversant le modèle positif et en « corrigeant » les défauts dénoncés par Du Bellay et d'autres lettrés comme Charpentier, Voltaire et Alain – donc en valorisant l'impermanence contre la permanence, la mobilité contre l'immobilité, la ruine actée contre la résistance, l'absence et l'oubli contre la présence et la mémoire – la vie sans filet, contre la mort refoulée. Ce sera la démarche menée, quelques siècles plus tard, par les architectes radicaux italiens d'Archizoom et de Superstudio, mais aussi par les membres d'Archigram, ceux de Site, ou encore de Hans Hollein et Walter Pichler. C'est aussi cette négativité qui est défendue par Rouillard dans la préface de son livre où elle revient sur les années 1960 et 1970 et les radicaux auxquels elle a déjà dédié un très beau livre, *Superarchitecture*, publié en 2004 aux Éditions de la Villette¹.
- 7 Une seconde forme de négativité se dessine toutefois en filigrane des analyses menées par Dominique Rouillard : plutôt que d'inverser les termes critiques formulés par les penseurs du XVII^e et XVIII^e siècle tentant de libérer l'architecture de ses « défauts », il serait possible de les affirmer comme forces négatives : la ruine contenue mais jamais actée, la permanence comme pathologie assumée, l'incapacité à s'adapter au changement comme résistance à l'accélération, l'immobilité comme dynamique à l'arrêt, la langue morte et la non-communicabilité comme destin, l'oubli comme modalité de la mémoire. Cette négativité mortificatoire serait celle déployée par les architectes écrivains Giorgio Grassi et Aldo Rossi, à peu près au même moment que la négativité vitaliste d'Andrea Branzi et Hans Hollein. Celle-ci s'exprime aussi bien dans leurs œuvres construites et dessinées que dans leurs écrits « Architecture comme langue morte » de Grassi et *Autobiographie scientifique* de Rossi, qu'il voulait titrer « Oublier l'architecture ».
- 8 Quel que soit le contre-modèle dans lequel nous nous reconnaissons, le livre de Dominique Rouillard nous permet de découvrir que ces regards négatifs sur l'architecture existent au moins depuis le XVI^e siècle, et qu'ils prennent étrangement forme à travers la lutte entre architecture et langue.
- 9 Un des lieux privilégiés où se déploie cette négativité comme programme est l'inscription lapidaire qui est, précisément, à la fois écriture et architecture. À travers la confrontation des positions de Blondel et de Quatremère de Quincy à propos des inscriptions écrites sur les bâtiments, Rouillard dessine une dualité entre la position assumée du premier qui prône le caractère illisible, énigmatique et sacrée des

inscriptions en latin, et le rôle positif, efficace car lisible et compréhensible de tous, des inscriptions en français revendiquée par Quatremère de Quincy.

- 10 Ce dernier attribue à l'écriture en français et en lettres complètes le rôle de décoration principale, susceptible de constituer un discours signifiant, qui serait à l'origine d'une identité collective nationale. Il regrette les limites de l'architecture à communiquer rapidement une idée par ses formes, ses matériaux et sa composition spatiale – son langage architectural devrions-nous dire – et va jusqu'à préférer à l'inscription lapidaire un écriteau amovible posé sur le bâti fixe, anticipant ainsi les enseignes modernes. Une première position où le positif s'inverse pour choisir l'impermanence, l'absence et la mobilité. De l'autre côté, les lettres abrégées en latin défendu par Blondel, constituent une décoration secondaire, abstraite et allégorique, voire incompréhensible. Contrairement à Quatremère de Quincy, pour lequel l'écriture et l'architecture qui la reçoit ont une portée morale et collective, Blondel prône le rôle de l'architecture comme avant tout esthétique et individuel. Une seconde position qui choisit la permanence pathologique et la dimension sacrée du monument hermétique.
- 11 En filigrane de cette discussion entre architecture et écriture, en nous laissant deviner deux modèles qui ont définitivement enterré le modèle positif de l'édification, c'est une question éthique que Dominique Rouillard nous adresse. L'architecture ne pouvant plus être monument positif, doit-elle être du côté de l'inscription lapidaire, archaïque et immobile : une figure sacrée et hermétique refusant de communiquer ? Ou doit-elle plutôt choisir d'épouser le mouvement rapide de la langue, devenir mobile, changeante, compréhensible et efficace comme une enseigne publicitaire ou un slogan politique soulignant l'efficacité d'un discours ?
- 12 Rouillard, semble choisir la seconde voie : l'architecture, à l'image de la langue, devra devenir performative, active, situationnelle. « Qu'est-ce qui fait qu'un bâtiment aujourd'hui ferait présence, autrement que par sa présence archaïque ? Un effet de présence de la situation ? » (p. 21).

Figure 2. Aqueduc de Claude, Porta Maggiore, Rome, 50-60 ap. J.-C., Piranèse, 1775 (*Vedute di roma*, t. 2)

Source : Wikipedia Commons

- 13 On l'aura deviné : un des intérêts principaux de ce livre est de prendre à rebours l'actualité de la recherche en architecture. Là où beaucoup de publications récentes défendent les causes de la nature face aux dégâts de la culture humaine, le livre de Dominique Rouillard éclaire un thème éminemment culturel : la monumentalité, à travers une analyse comparative entre architecture et langue parlée et écrite. « Les monuments de la langue » prend le chemin de la théorie critique, et vise à déconstruire certains principes fondamentaux qui donnent à l'architecture sa raison d'être principale, à savoir : sa durabilité, sa présence et sa visibilité. Si, en définitive, ce livre est particulièrement actuel, c'est précisément par la déconstruction d'un modèle positif ancestral et fondamental qui, jusqu'à aujourd'hui, a donné à la pensée architecturale sa place dominante parmi différentes disciplines et modes de pensée.
- 14 Cette remise en question de la présence et de la visibilité de l'architecture agit jusque dans l'iconographie du livre. À la place des images d'architecture, Rouillard propose une série d'extraits de textes, souvent passionnants, mise en page de manière à constituer une iconographie sans images. Si les images architecturales se font rares dans ce livre, c'est bien pour questionner la mémoire de l'architecture : qu'en est-il des constructions les plus primitives, immobiles et archaïques, quand leurs images sont reproduites et se déplacent de support en support, d'écran en écran ? Ne subissent-elles pas, malgré elles, le destin de la langue mobilisée, rapide, situationnelle et oubliée ? En fin de compte, de deux négativités il n'en resterait qu'une.

NOTES

1. Dominique Rouillard, *Superarchitecture, le futur de l'architecture, 1950-1970*, Éditions de la Villette, 2004.

AUTEURS

CAN ONANER

Can Onaner est architecte et docteur en histoire de l'architecture. Il est professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Bretagne et membre du laboratoire de recherche LIAT à l'ENSA Paris-Malaquais. Il a publié des articles pour différentes revues françaises et internationales, dont *LOG25* et *Multitude*. Ses livres, *Aldo Rossi, architecte du suspens, en quête pour le temps propre de l'architecture*, et *Adolf Loos et l'humour masochiste, l'architecture du phantasme*, ont été publiés aux éditions Métispresses en 2016 et en 2019. Il a notamment publié : « Aldo Rossi et le temps suspendu », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n°28 « La Modernité suspendue », septembre 2013, [en ligne] <https://journals.openedition.org/crau/500> ; et « Aldo Rossi et les images architecturales de l'oubli », *Images re-vues*, 12 « Arts de l'oubli, Formes et représentations », 2015, [en ligne] <https://journals.openedition.org/imagesrevues/3858>